

# VALÉRIE

L'épisode qui précède a pour titre : *Bon sang ne peut mentir.*

I

## LE RETOUR

Le soir du huitième jour après le départ de Valérie, au moment où les employés subalternes de la poste de Saint-Martin commençaient à désespérer de revoir jamais leur maîtresse, elle arriva tout à coup par la voiture de Planchet. Mais elle était si fatiguée qu'elle eut à peine la force de répondre quelques mots obligeants aux compliments empressés de ses subordonnés, et elle se retira sur-le-champ dans sa chambre. Du reste, elle paraissait plus abattue que jamais.

Le lendemain matin, avant l'ouverture du bureau, Thérèse était déjà près d'elle, et pendant que Valérie déjeunait silencieusement d'une tasse de lait, la factrice ne cessait de rôder, épiant l'occasion de questionner et d'être questionnée. Comme madame Arnaud se taisait, Thérèse lui demanda d'un ton obséquieux :

—Madame ne paraît pas remise de ses fatigues... Elle a fait un long voyage, sans doute ?

—Je croyais vous avoir dit, Thérèse, que je revenais de Paris, répliqua laconiquement la directrice.

—Si loin que cela ! A la vérité, on voyage si vite avec les chemins de fer !... Et les affaires qui ont appelé madame à Paris se sont terminées à sa satisfaction sans doute ?

—J'ai pu assister aux derniers moments d'une parente, et j'ai rempli des devoirs pieux auprès de personnes que j'aime, répliqua Valérie avec un accent mélancolique ; mais ces détails ne sauraient avoir aucun intérêt pour vous... Parlons plutôt, ma chère Thérèse, de ce qui s'est passé ici pendant mon absence.

—Ah ! madame, j'ai reçu la visite de l'inspecteur des postes ces jours derniers ; il était furieux que vous fussiez partie sans sa permission. Quoi que j'aie pu dire, il est capable d'avoir fait un rapport contre vous...

—Eh bien ! Thérèse, il en sera pour ses frais. J'ai quitté momentanément ma résidence en vertu d'une permission de l'administration centrale, et je n'ai à craindre aucun reproche. L'inspecteur doit savoir tout cela maintenant, car, à Paris, j'ai eu l'honneur de voir le directeur général en personne... Du reste, Thérèse, le bureau était entre bonnes mains, vous êtes une fille entendue, ponctuelle, et je n'avais aucune inquiétude à votre égard.

—Madame est trop indulgente, répliqua Thérèse, dont la figure bouffie s'empourpra d'orgueil et de joie. En effet, vous pouvez examiner les registres et vous assurer comme tout a été tenu pendant votre absence. J'écrivais lentement, c'est vrai, et je ne suis pas toujours sûre de mon orthographe ; mais il faut voir mes additions, mes taxes de lettres, mes envois d'argent ! et si l'on trouve une erreur d'un seul centime... Quant aux vêtements de madame, je n'en ai pas eu moins soin, j'ai repassé moi-même son linge, et elle trouvera dans ce tiroir tous ses beaux jupons brodés.

—Laissons mes jupons, ma chère, interrompit Valérie avec impatience, tout à l'heure je vérifierai vos livres et vous me rendrez vos comptes... En attendant, ne pouvez-vous m'apprendre les nouvelles du pays ?

Les traits de la factrice se rembrunirent.

—Il y a ici de bien méchantes gens, madame, répliqua-t-elle, et il s'y fait de vilains propos. Nul n'est exempt de pareilles attaques, mêmes les personnes les plus honnêtes, les plus respectables.

—Comme vous dites cela, Thérèse, on croirait que c'est contre moi que s'est exercée la malignité publique !

Thérèse essaya de nier, mais elle se défendait mal et Valérie insista pour obtenir une réponse catégorique. Poussée à bout, la brave fille finit par raconter comment M. de Puy-sieux avait rencontré, à la bergerie du val de la Fontaine, les dames de Vaublanc et plusieurs autres personnes pendant un orage, et comment le baron s'était permis les propos les plus

offensants au sujet de la directrice des postes de Saint-Martin. A la première mention de Puy-sieux, Valérie dit avec amertume :

—Ah ! cet homme n'a-t-il pas encore quitté le voisinage ? Je ne voulais pas frapper un ennemi par terre, mais j'aurais dû songer qu'un serpent, qui n'a pas la tête écrasée, essaye toujours de siffler et de mordre.

Elle écouta tranquillement le récit de Thérèse.

—Pendant mon absence, les dames de Vaublanc n'ont-elles pas envoyé demander de mes nouvelles ?

—Non, madame, elles ne se sont pas informées de vous, et M. Charles, qui vient chaque jour chercher les lettres, ne prononce plus votre nom. Pourtant, autrefois, il n'entraît jamais au bureau sans vous complimenter de la part de ses maîtresses.

—Il y a en effet quelque chose là-dessous... Ah çà ! Thérèse, vous qui savez tant de choses, pouvez-vous encore me dire si M. de Puy-sieux est retourné à la Bastide-Vialard ?

—Dumoulin prétend l'avoir vu rôder plusieurs fois autour de la maison.

—Quoi ! serait-il rentré en grâce auprès du comte de Vaublanc ?

—Oh ! pour cela, non, madame, et je ne crois pas qu'il y rentre jamais.

—Pourquoi donc, Thérèse ?

—Parce que l'autre jour M. le comte lui a écrit un billet très-court et très-sec, où il disait qu'il remerciait M. de Puy-sieux du service qu'il avait rendu à ces dames au val de la Fontaine, mais que "les circonstances" ne lui permettaient d'avoir à l'avenir aucune espèce de relations avec M. de Puy-sieux. C'était clair, n'est-ce pas ?

—Très-clair ; seulement vous, Thérèse, comment pouvez-vous être si exactement renseignée sur le contenu de cette lettre ?

—Mon Dieu ! madame, la chose est très-simple... La lettre a passé par mes mains, et, comme elle était écrite sur un simple chiffon sans enveloppe, je n'ai pas cru faire mal à regarder à travers le papier.

—C'était fort mal, au contraire, et je vous défends, Thérèse, de commettre de semblables indiscretions tant que vous serez sous mes ordres... Gardez-vous de l'oublier.

—Mon Dieu ! madame, répliqua la factrice avec confusion, j'agissais bien innocemment. Du temps de madame Chervis nous ne nous gênions pas, quand nous avions des loisirs, pour jeter un coup d'œil par-là sur les dépêches dépourvues d'enveloppes. Mais puisque cela vous déplaît, je jure bien...

—Ne jurez pas, Thérèse, vous êtes honnête et pieuse, votre parole me suffit. Songeons à notre besogne... Cependant, un mot encore : Savez-vous où en sont les affaires de M. de Vaublanc ?

—Les affaires vont de mal en pis à la Bastide, madame. Il y aura certainement bientôt une catastrophe de ce côté.

Madame Arnaud soupira, mais il ne lui fut pas possible, en ce moment, de demander d'autres explications, l'heure étant venue d'ouvrir le bureau pour recevoir le public. D'ailleurs, la directrice avait à examiner la gestion de Thérèse pendant son absence. Tout se trouva dans un ordre parfait, les registres étaient admirablement tenus, les comptes étaient à jour. Madame Arnaud complimentait la factrice de son zèle et de son intelligence, quand Thérèse dit tout à coup :

—Ah ! madame, j'oubliais... Une lettre vous attend ici depuis dimanche, et je crois avoir reconnu l'écriture de la bonne madame Chervis, mon ancienne maîtresse... Certainement il y a dedans un mot de souvenir pour moi !

Et elle remit à la directrice la lettre annoncée, qui venait en effet de madame Chervis. Valérie crut d'abord qu'il s'agissait d'un de ces avis que les employés d'une même administration se transmettent fréquemment pour les besoins du service, et elle la prit avec distraction, mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le contenu qu'elle devint plus attentive. Cette lettre, assez singulière, était ainsi conçue.